

par MM. Riou, Verhas et De Bar. — Grand in-8, 500 p. Paris, lib. internationale, 10 fr.

Mémento du baccalauréat des sciences, ou résumé des connaissances demandées pour l'examen du baccalauréat es sciences. T. I, partie littéraire, comprenant : 1° Conseils sur les différentes épreuves et notices sur les auteurs et les ouvrages indiqués pour l'explication orale ; 2° Philosophie ; 3° Histoire ; 4° Géographie par MM. Albert Leroy-Ducoudray, E. Cortambert, etc., 4 fr. 40 c. — T. II, Partie scientifique, comprenant : arithmétique, géométrie, algèbre, trigonométrie rectiligne, géométrie descriptive, cosmographie, mécanique, physique, chimie ; par MM. Bos, Bezard, Pichot, Mascart et Boutelet de Moivrel. In-18, 774 p. Paris, lib. L. Hachette et C^e. 6 fr. 50 c.

BANVILLE (de) : Les exilés, par Théodore de Banville ; in-18 Jésus, 238 p. et portr. Paris, librairie Lemerre. 3 fr. ; sur papier de Hollande, 6 fr. ; sur papier de Chine, 10 fr.

DIOX CASSIUS : Histoire romaine de Dion Cassius, traduite en français, avec des notes critiques, historiques, etc., et le texte en regard, collationnée sur les meilleures éditions et sur les manuscrits de Rome, Florence, Venise, Turin, Munich, Heidelberg. Paris, Tours, Besançon, par E. Gros, inspecteur de l'Académie de Paris. Ouvrage continué par V. Boissac, T. VIII ; in-18, viii-613 p. Paris, librairie F. Didot, Frères, Fils et Cie. 10 fr.

MOREAU : Histoire de la Révolution française, du Consulat et de l'Empire, des deux Restaurations, du gouvernement de Juillet, de la République de 1848 et du second Empire, par E. Moreau. Ouvrage orné de portraits historiques ; gr. in-8 à 2 col., 356 p. Paris, librairie Rouault et Cie.

Petite Revue Mensuelle.

Rome est encore le centre d'attraction de la curiosité universelle. On a beau la rapetisser, elle domine toujours le monde, par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, et surtout par la majesté de l'institution dont elle est le siège principal depuis dix-huit siècles, et avec laquelle elle s'est identifiée.

Dans son discours au premier parlement italien, Victor-Emmanuel a dit positivement que la nation respecterait « le territoire de Rome », mais il nous est bien permis de suspecter sa bonne foi, lorsque ceux qui l'ont aidé dans son œuvre de prétendue régénération de l'Italie et dont il n'a jamais désavoué le concours, placardent sur les murs de la ville le manifeste suivant, en même temps que mille autres affiches menaçantes, qu'on dirait écrites avec la pointe d'un poignard, à la lueur d'une torche incendiaire :

« Romains, le drapeau français a disparu ; l'armée française a quitté l'Italie. Le bouclier qui, pendant dix-sept années, a protégé notre gouvernement barbare et impuissant, s'est retiré. Les quelques mercenaires du Pape et un vil amas d'étrangers ne peuvent tenir en échec le peuple qui repoussa de ses murs l'armée d'Oudinot, le 30 avril 1849. Tous les vrais libéraux sentent la nécessité de rallier leurs forces dans un effort suprême et unanime. Nous guetons le moment opportun pour nous soulever et nous préparons les éléments de la victoire. Jusqu'à l'heure solennelle, tenez-vous en garde contre tous agitateurs inconnus, évitez tout tumulte ou désordre, qui pourrait être des pièges tendus par vos ennemis. Néanmoins, préparez-vous avec calme et résolution pour la bataille ; quand viendra l'heure de la délivrance, nous vous appellerons aux armes. « Vive Rome libre, capitale de l'Italie ! »

« LE COMITÉ D'ACTION. »

Que ce soit là le langage d'une poignée de satellites de Mazzini si l'on veut, leurs menées n'en rendent pas moins le séjour de Rome dangereux au Pape, dans l'état d'abandon où il est retenu. Ce n'est pas tout de dire que « le territoire de Rome sera respecté », il est encore du devoir de l'Italie d'imposer ce respect par une protection ouverte et proclamée, aux ennemis du dedans comme à ceux du dehors. Sans cela, sa parole ne serait qu'une vaine formule, une nuire dérision, et Victor-Emmanuel aurait jeté cette ville aux révolutionnaires comme on jette un os à des chiens ; il aurait reculé devant les protestations du monde chrétien tout entier pour laisser achever la tâche de l'unité italienne par des bandits sans foi ni loi. En d'autres termes, il ne voudrait pas s'emparer lui-même des clefs de Rome, mais il les accepterait si on les lui apportait, sans regarder aux mains qui les lui présenteraient.

Pour être loyal et logique, le roi d'Italie, qui est virtuellement le maître de Rome, doit la protéger contre toute agression, l'entourer de la plus grande sollicitude et lui assurer une paix durable. A son défaut, Napoléon III, qui, en 1848, a arraché cette ville des mains de Mazzini et de ses sicaires, ne saurait la laisser, cette fois encore, ignominieusement batonnée par ces mêmes bandits. Tant qu'il y aura des poignards à Rome, il faut qu'il s'y trouve une épée, ou celle de l'Italie ou celle de la France.

La mission conciliatrice de M. Tonello, avocat distingué et consciencieux, est gravement entravée par les actes de mauvaise foi de Victor-Emmanuel. Pendant qu'il promet au St. Siège une liberté et une indépendance absolues, il dépouille le clergé d'une grande partie de ses biens pour les incamérer, et il jette huit mille capucins sur le pavé, sans pain et sans ressources, avec la liberté... de périr de misère, de froid et de faim.

M. Ricassoli veut mettre le clergé italien sur le même pied que le clergé américain, ce qui revient à l'application du principe de Cavour : « l'Église libre dans l'État libre ; » mais avant d'en arriver là, il fait main basse sur ses biens, ses droits, ainsi que sur ses immunités et ses privilèges. Comme on le voit, on met une grande distance entre le principe et son application, et il faut bien avouer que c'est une rude liberté que celle qui s'impose ainsi, par le dépouillement, par la ruine, par la dénuéation de toute justice.

Nul doute que du train que vont les choses, on verra bientôt Pie IX, proscrit une seconde fois, aller porter en exil la lumière de ses vertus. Mais du jour que l'ingrate Italie le repoussera de son sein, toutes les autres puissances civilisées s'empresseront de lui offrir un asile, et se disputeront l'honneur de le posséder.

Déjà les pavillons de l'Amérique, du Portugal et de l'Autriche attendent l'issue des événements, dans le port de Civitta Vecchia, prêts à abriter de leur ombre le plus angusté souverain de la terre, couronné à la fois par le malheur, par l'âge, par les hommes et par Dieu lui-même.

Ainsi sur ce grand théâtre du monde civilisé, Rome occupe toujours le fond de la scène, mais sur l'avant-scène les acteurs et les déconforts changent souvent. Hier, nous assistions au duel de la Prusse et de l'Autriche ; cela s'est fait en un tour de main, le temps d'y regarder. Après avoir dépouillé la cotte de maille du spadassin, le vainqueur a fait un tour hardi d'escamotage, puis il s'est retiré au milieu des acclamations de la multitude. Espérons qu'il ne sera pas rappelé de sitôt. Aujourd'hui, l'attention est attirée sur un acteur de dernier rang. C'est la Crète qui joue le premier rôle. La Crète ? mais il faut remonter au sage Minos et à l'Idoménee pour se rappeler d'elle ! Comment ! cette île existe encore ! Oui sans doute elle existe ; elle est là dans un coin de la Méditerranée, à peu de distance de la Grèce, sous les chauds rayons du soleil d'Orient. Le chiffre de sa population est d'environ 300,000 habitants. On l'appelle indifféremment Crète ou Candie. Ce dernier nom lui a été donné par les Arabes en l'an 823. Ils avaient appelé *Candah* (tretranchement) une ville qu'ils y avaient bâtie et bientôt ce nom s'étendit à l'île entière. De l'ouest à l'est, la Crète mesure 265 kilomètres et 57 seulement du nord au sud. Le sol en est fertile et produit toute espèce de grains. Ses principaux articles de commerce sont le coton, les fruits et le miel.

Le peuple est d'origine phénicienne et grecque ; soumis aux Romains en l'an 66 avant Jésus-Christ, il reconquit plus tard sa liberté. Il passa sous le joug des Arabes au neuvième siècle ; ces derniers furent chassés par Nicéphore Phocas en 961. Venise s'empara de l'île en 1204, après la prise de Constantinople par les Croisés. Les Turcs la lui enlevèrent de 1645 à 1669. Elle appartint un instant au Pacha d'Égypte, qui la rendit au Sultan en 1841. Depuis cette époque, elle a tenté plusieurs fois de s'insurger, moins pour secouer le joug ottoman que pour conquérir des libertés plus larges. En ce moment, elle est rangée tout entière sous le drapeau de la rébellion, poussée par le même besoin d'améliorer sa position. La Turquie a envoyé de nombreuses troupes pour faire rentrer les insurgés dans l'ordre par le déploiement d'une grande force militaire. L'insurrection allait être étouffée dès la première rencontre, à la première résistance sérieuse, et il en a été ainsi, mais seulement sur les bulletins de la Sublime Porte. La vérité, paraît-il, se fait difficilement jour en Orient, qui est pourtant le berceau de toutes les lumières. L'autorité n'y étant contrôlée ni par la presse, ni par l'opinion publique, y représente les faits comme elle l'entend, et n'en laisse connaître que ce qu'elle veut. C'est ainsi que les journaux les mieux informés d'Europe nous annonçaient, un jour, que l'insurrection candiotte était étouffée, et le lendemain, ils nous la représentaient plus menaçante que jamais ; encore à l'heure qu'il est, on ne peut que difficilement savoir à quoi s'en tenir. Néanmoins, il paraît constant que les insurgés tiennent bon et combattent avec courage. Ils s'appuient, bien entendu, sur l'espérance qu'ils ont de se voir soutenus dans une lutte inégale, par quelque une des puissances continentales. Voici, de fait, que l'esprit de la rébellion passe dans l'âme de la Thessalie. On dit que la Roumanie, la Bosnie et l'Albanie opèrent de leur côté un mouvement sérieux. L'Angleterre a cru devoir conseiller la neutralité et le calme à la Grèce. Elle aussi a senti quelque chaleur sous ses cendres glorieuses, à l'appel de la Crète.

Il suffit d'une étincelle pour incendier une ville ; qui sait si ce cri de liberté poussé par ce petit peuple, ne sera pas le signal d'une conflagration universelle ? Les 1,250,000 hommes que Napoléon met sur pied ne sont pas tous destinés à faire des sentinelles, comme beaucoup paraissent le croire. Il y a une autre pensée, dans cet armement gigantesque, dans cette profonde saignée faite au corps national, une autre pensée que celle de reconquérir la suprématie européenne qui vient d'être remise en litige par les récentes victoires de la Prusse. L'empereur a l'œil perçant, et placé au point où il est, il peut voir de plus loin que les autres hommes. On parle et on écrit beaucoup en France, en Angleterre et ailleurs contre son projet de réorganisation de l'armée, mais il laisse tout dire et garde le silence en continuant son œuvre. Aussi croit-on généralement déjà que ce silence couve quelque vaste projet.

Qui sait encore si la Russie ne va pas sortir de son recueillement à l'appel des Grecs, ses co-religionnaires ? L'occasion est belle pour le czar de mettre glorieusement à exécution une des clauses du testament de Pierre-le-Grand. Or, si la Russie entre en campagne, tout le reste de l'Europe fra lui faire face. Car il ne faut pas oublier ce mot de Napoléon I^{er} : « Dans cinquante ans, l'Europe sera, ou révolutionnaire ou cosaque. »